

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 17 (1949)
Heft: 8

Artikel: Connais-toi toi-même [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cette sensation d'amour, d'abandon, de don complet, que je ressentis de par cette présence étrangère qui comblait notre ami de bonheur...

Quatre heures! La silhouette a quitté la chambre. A nouveau le rideau s'est ouvert... et puis... plus rien...

— — — — —
Marc et moi ne nous sommes jamais consolés de cet horrible drame. Imaginez-vous cette éternelle aurore algérienne. Et Laurent, étendu sur son lit, baignant dans une mare de sang !

La belle gorge blanche d'éphète, meurtrie par la lame ciselée d'un poignard superbe, qui semblait seulement fait pour briller !

Les cheveux souillés de sang; les lèvres bavant du sang; les mains ruisselantes de sang. Rien que du sang ! Laurent rougi, atrocement rougi, tuméfié, atrocement tuméfié !

— Il est heureux, dit Marc; Kad a gagné ! Petit Laurent, cher Petit Laurent, qui ne croyait pas au grand A de l'Amour !

— C'est une évasion, dis-je, une fugue; la dernière évasion, la dernière fugue ! Réhaut.

Connais-toi toi-même (Fin)

Par Bichon

7) Nous ne détestons pas les femmes, elles nous sont seulement indifférentes. Et cependant, chose curieuse, personne au monde n'aime une femme, sa Mère, plus et mieux que nous, comme si nous concentrions dans notre amour pour elle tout l'amour pour les femmes dont est capable notre pauvre coeur anormal. Est-ce un sentiment inconscient de culpabilité envers l'autre sexe qui nous porte à aimer tellement notre mère ? est-ce parce que, entre elle et nous, la différence de sexe et de tempérament est moins grande qu'il n'y paraît ? est-ce le désir de nous faire pardonner, à force de soins et d'attentions pour une femme que nous savons pure envers nous, notre indifférence totale pour les femmes en général ? Je ne pense pas, puisque déjà l'enfant homosexuel, ignorant de toutes ces subtilités psychologiques, aime sa maman beaucoup mieux, c'est-à-dire plus intensément qu'un enfant normal, avec plus d'ardeur, plus d'attachement, de soumission surtout, de respect et d'exclusivité, comme s'il était sa chose, une partie d'elle-même. Et il semble aussi que sa maman l'aime davantage que ses autres enfants, touchée qu'elle est de l'amour effréné que lui voue son petit garçon-fille — généralement son deuxième ou son troisième garçon, celui qu'elle avait porté dans son sein avec l'idée fixe que ça donnerait une fille, une jolie petite fille à laquelle elle avait déjà préparé une layette rose et choisi un beau prénom rare, trouvé dans un roman de Delly ou de du Veuzit. Et quand l'enfant vint au monde, un garçon contre toute attente, il fallut vite échanger le voile rose contre un bleu et dénicher un prénom masculin, n'importe lequel, raison pourquoi tant

des nôtres sont affublés de prénoms ridicules ou vieillots, empruntés à quelque arrière-grand-oncle célibataire, dont on a voulu honorer la mémoire. Ainsi, moi, je devais m'appeler Rosemonde, m'a raconté ma mère, et j'étais destiné à la couture. Mais quand, à ma naissance, ce fut un tiers „d'allumette“ qui parut, au lieu du „grain de café“ attendu, la sage-femme, profitant de l'émoi général, proposa de m'appeler Népomucène, en souvenir d'un vieux frère à elle. Népomucène ! je vous demande un peu. Je tremble et je bégai chaque fois qu'un petit ami me demande : Et toi, comment qu'tu t'appelles ? — Né... Né... — Nénet ? quel drôle de nom pour un pédé ! — En effet, un drôle de nom, qui est cause de tous mes maux et insuccès. Et après plus de cinquante ans, j'en veux encore terriblement à „ma“ sage-femme de malheur. Oui, notre mère chérie pourrait bien être la cause première incolontaire de ce que nos désirs sont en désaccord avec notre sexe, elle qui, avec ses „envies“ souveraines de femme enceinte, a une telle influence sur le petit être qu'elle mûrit et imprègne lentement et amoureusement dans le secret de son coeur. Trop de futures mamans désirent ardemment, intensément, follement une fillette, parce que les filles passent pour être plus gentilles et plus malléables que les garçons, et que dans la suite elles sont pour leur mère une compagne et une aide de maison toute trouvée et dévouée. Mais si la Nature décide que l'enfant en gestation sera un garçon, et qu'à ce garçon en devenir la future maman inculque pour ainsi dire volontairement une âme de fille, le résultat n'est ni un garçon ni une fille, c'est un bâtard sexuel, un homosexuel, innocente victime prédestinée du fameux § 194 du code pénal suisse. Il n'empêche : nous aimons notre mère plus que tout au monde, d'un amour d'éternel enfant, d'esclave, de serviteur, de fidèle. Nous l'entourons, surtout dans ses vieux jours, de soins assidus et constants ; nous veillons à tous ses besoins, à toutes ses aises ; nous la défendons contre la maladie mieux qu'une infirmière, et contre la mort mieux qu'un médecin. Bienheureuse, la mère d'un pédéraste ! Nous supportons ses sautes d'humeur avec une patience angélique. Ses joies sont nos joies, ses plaisirs, ses intérêts, ses préférences, ses peines, ses douleurs, ses craintes, ses espoirs sont également les nôtres. Nous scrutons si souvent son cher visage, que nous lisons dans ses rides mieux qu'un livre ; nous devinons ses besoins et prévenons ses désirs ; quand elle a chaud, nous avons chaud, et quand elle est désaltérée, nous ne ressentons plus la soif. Les grands événements de sa vie sont aussi les nôtres, et nous rêvons si souvent de son bonheur, que nous réussissons parfois à lui en donner. Nous nous privons de sortir pour lui tenir compagnie ; nous apprenons la musique pour charmer ses loisirs ; nous lui adressons les premiers vers que nous écrivons en cachette, pas riches de rimes, mais brûlants d'amour et de respect ; et quand nous savons tenir un crayon, notre premier dessin est son portrait, idéalisé toujours. Au bal, c'est avec elle seule que nous dansons ; c'est elle qui nous accompagne au théâtre, au concert, et qui partage tous nos plaisirs artistiques et intellectuels. Nos promenades, nos voyages d'agrément n'ont de charme qu'en sa compagnie, et des vacances sans elle sont des vacances sans soleil. Elle est le sel de notre existence. Nous évitons les amitiés trop exclusives, pour lui résERVER à elle seule la plénitude de notre coeur ; chaque baiser que nous donnons à autrui est un baiser qu'il nous semble lui voler ; et sur cent lettres d'amour que nous écrivons, nonante-neuf lui sont adressées. Quand des époux divorcent, j'ai remarqué que nous nous mettons toujours du côté de la mère, eût-elle mille

fois tort. Notre testament est toujours en sa seule faveur. Nous sommes son défenseur et son chevalier servant; elle est notre Dame et notre Reine. Elle est notre raison d'aimer la femme, elle est notre pensée, notre conscience, notre volonté. Elle est aussi notre cher tyran, notre bien-aimée dictatrice, qui use et abuse avec une délicieuse inconscience de l'objet mou et veule que nous devenons trop souvent dans ses petites mains volontaires et exigeantes. Elle ouvre nos lettres sans que nous nous en formalisions; elle contrôle nos sorties et nos rentrées; elle nous met continuellement en garde contre les filles effrontées et préfère nous voir en compagnies masculines; elle nous fatigue de ses mille précautions et mises en garde de mère-poule; elle nous commande et nous régente comme des gosses; elle nous dit, devant des jeunes filles moqueuses, de ne pas oublier de prier au lit ni de changer de caleçon; elle nous défend de lire Zola; elle nous impose une cure d'huile de foie de morue chaque hiver; elle est plus souvent dans notre vie que dans la sienne: un vrai petit monstre, vous dis-je. Nous regimbons bien un peu, mais nous finissons toujours par céder et nous soumettre. Car elle se rend tôt compte de son pouvoir souverain sur nous, sur notre volonté, et elle en profite, en femme qu'elle est, opportuniste et volontiers régenteuse. Notre chère maman reste et restera nos seules et uniques amours féminines, nos amours sublimes par lesquelles nous gagnerons un jour le Ciel, que les moralistes nous refusent. Notre passion pour notre maman — car c'est plus une passion qu'un sentiment raisonné — est le beau côté de notre amour, celui qui le purifie et en fait l'égal du normal, de l'officiel. J'ai tant aimé feu ma mère que je suis devenu un sujet d'étonnement dans ma famille, et que maintenant encore, vingt ans après l'avoir perdue, mes frères et soeurs me parlent d'elle quand ils veulent me faire plaisir. Mieux que quiconque de la famille, je me souviens des détails de sa vie, de ses particularités, de ses habitudes, de ses dictons de vieille personne, de ses maladies et de sa mort — ou j'ai voulu que mon baiser soit le dernier qu'elle emporte dans la tombe. Je garde précieusement tout ce qui me vient d'elle, surtout cette petite boucle de fins cheveux argentés et cet anneau nuptial qui m'accompagneront dans la terre. Et vous, amis lecteurs, je suis sûr que vous aimez aussi plus que tout au monde votre chère petite maman, comme j'ai aimé la mienne, d'un amour exclusif et unique ? Avez-vous remarqué que nous l'embrassons à tout propos et hors de propos ? Nous lui disons toutes nos pensées, tous nos secrets, nos espoirs et nos désespoirs. Nous lui reportons tous nos succès et toutes nos chances; ses conseils (qu'elle nous donne sans qu'on les demande) nous sont précieux et sacrés; ses paroles d'encouragement nous donnent force et volonté d'agir; ses félicitations nous grisent d'orgueil, et ses reproches nous plongent dans l'affliction. Quand nous sommes tristes, ses sourires nous réconfortent, et quand nous sommes malades, sa seule présence nous fait du bien. Nous désirons sincèrement mourir avant elle, tant nous avons souci de vivre un jour sans elle. Nous comprenons la beauté féminine au travers de sa beauté, et c'est par son amour que nous pouvons le mieux concevoir l'amour divin; nous nous identifions tellement à elle, que nous adoptons ses goûts de vieille femme et ses idées d'un autre âge. Nous aimerais pouvoir l'épouser en un mariage mystique, afin de l'avoir toute à nous, et exclure papa et le reste de la famille de notre festin de pur et chaste amour. La vie qu'elle nous a donnée, nous la lui redonnons de multiples façons, en vivant pour elle et par elle. Nous arrangeons notre

existence en rapport avec son existence à elle, et nombreux sont ceux des nôtres qui ont fait violence à leur destinée, pour la faire concorder avec celle de leur mère. Les plus belles fleurs de notre jardin, les plus beaux fruits de notre verger sont pour elle; et comme nous la voulons belle, nous lui faisons de multiples cadeaux pour sa toilette — des cadeaux qu'elle trouve toujours trop chers. Nous l'admirons en tout; elle seule est sans défauts. Nous ne sommes pas jaloux de l'amoûr que notre mère porte à ses autres enfants; nous savons qu'elle nous aime davantage, quisqu'elle nous „brigande“ aussi davantage, de ses trente-six mille petites volontés de femme qui se sait follement adorée. Comment, après un tel amour pour notre mère, comment aimer une autre femme, où trouver la force d'aimer une autre femme ? A mon avis, le plus beau mot dans toutes les langues est Maman.

Amis lecteurs, le portrait de l'homosexuel n'est longtemps pas complet; mais je termine ici, pour ne pas trop vous fatiguer. J'ai pris à l'un le nez, à l'autre la bouche, le menton ou l'oreille; si bien que chacun d'entre vous trouvera dans cette étude un trait de visage ou de caractère qui lui est particulier et qui le rattache à notre grande famille. Je crois qu'il n'était pas mauvais de dire une fois ce que j'ai dit. J'espère en avoir amusés et intéressés quelques-uns, et ne pas en avoir trop fâchés d'autres, en les mettant ainsi à nu. Allons, messieurs!, la nudité et la vérité ne sont laides qu'aux yeux des momiers. Et si des normaux me lisent, ils apprendront à mieux nous connaître et mieux nous comprendre — ce qui a son importance.

B'chon.

Kritik vor der Kritik

Unsere Goethe-Nummer — davon sind wir überzeugt — wird kaum allgemeinen Anklang unter unsren Lesern finden. Das Fehlen einer Kurzgeschichte und die Wiederholung von einigen Gedanken und Aussprüchen, die wir bereits schon früher einmal druckten, wird nicht ungeteilten Beifall auslösen. War es überhaupt nötig, aus den vierzig Bänden eines gigantischen Werkes ein paar wenige Stellen herauszusuchen, die unsere Art und unser Empfinden berühren oder es nur von ferne streifen?

Wir finden: es war notwendig. Schon wieder geistern in den Berichten der Schweizer Zeitungen Formulierungen wie „das Laster der Homosexualität“ herum, wenn irgendwo gleichgeschlechtliche Neigungen erwähnt werden. Noch immer ist die unvergleichliche Formulierung Goethes, daß „die Knabenliebe so alt wie die Menschheit sei und daß man sagen könne, sie liege in der Natur, obgleich sie gegen die Natur sei“, noch nicht in alle Redaktionsstuben gedrungen. Und daß das Schöne, auch wenn es dem männlichen Geschlecht zugehört, „weit vorzüglicher und vollendet ist wie bei der Frau und daher eigentlich die griechische Knabenliebe komme“, scheinen